

# LA FEMME À LA CLÉ

par  
VONNE  
VAN DER MEER

Traduit du néerlandais par l'Atelier de traduction (2012)  
de l'Institut Néerlandais de Paris, sous la direction d'Isabelle Rosselin.

Publié dans *Septentrion* 2012/4.

Voir [www.onserfdeel.be](http://www.onserfdeel.be) ou [www.onserfdeel.nl](http://www.onserfdeel.nl).

**N**ettie, une veuve d'âge moyen, a besoin d'argent et fait paraître une petite annonce dans le journal local. Elle imagine de lire à ses futurs clients, avant qu'ils se couchent, des extraits de livres qui lui tiennent à cœur. Les réactions sont nombreuses. Son job l'amène dans la chambre à coucher de personnes aux caractères très disparates. Souvent même elle se trouve impliquée dans la vie de ses clients en pyjama.

Voici en quelques mots le fil rouge de *La Femme à la clé* (titre original: *De vrouw met de sleutel*), roman de l'auteure néerlandaise Vonne van der Meer (° 1952). Pourtant *La Femme à la clé* est bien plus encore. Le livre ne révèle pas seulement ce que la veuve vit au bord des lits des autres, c'est avant tout une ode à la narration et à ce que le récit peut apporter dans la vie d'un homme ou d'une femme. De fait, c'est aussi une ode à l'écriture d'un récit (Quelle forme choisir? Comment imaginer une bonne intrigue?).

Vonne van der Meer a publié de nombreux romans, nouvelles et recueils de nouvelles. Un grand nombre de ses personnages sont désespérément à la recherche d'un sens à donner à la vie. On remarquera son style toujours communicatif et la chaleur, l'émotion et la cordialité qui caractérisent si bien son œuvre. Certains parlent d'une écriture foncièrement féminine. Les éditions Héloïse d'Ormesson ont publié plusieurs livres de Van der Meer en traduction française. Il était donc plus que temps de prêter attention à cette auteure de grand talent. Voici deux extraits de *La Femme à la clé*. En 2013, ce roman paraîtra lui aussi en traduction française aux éditions Héloïse d'Ormesson.

## RENÉE

En plus d'un recueil de poèmes pour enfants, j'avais apporté les contes et histoires d'Andersen. Sans doute Renée ne les connaissait pas tous. À dix-neuf heures trente, j'ai emprunté l'allée de gravier menant à l'imposante maison blanche de l'avenue Henri Polak. Ce n'est pas Renée qui m'a ouvert la porte, mais Madame Kaniewska, la gouvernante polonaise qui faisait aussi office de cuisinière. Nous avions déjà fait connaissance la semaine précédente, lorsque j'étais venue me présenter à l'entretien d'embauche. Madame Kaniewska travaillait là depuis dix ans. Elle n'avait pas seulement été engagée pour ses qualités de cuisinière mais aussi parce qu'elle parlait le français couramment. Pour que Renée apprenne le français sans effort, m'avait expliqué Diane.

Madame Kaniewska a pris mon manteau, puis elle m'a précédée dans l'escalier, portant un petit plateau sur lequel étaient posées une cafetière, une tasse et une coupelle de gaufrettes à la mélasse.

Le large escalier était recouvert d'un épais tapis persan et la rampe en bois lustrée avait probablement servi, des dizaines de fois, de toboggan à Renée et ses amies. Quand on habitait dans une maison avec un tel escalier, on n'avait pas besoin d'aller dans un parc d'attractions.

La chambre de Renée était au milieu du couloir, face au majestueux escalier. Près de la porte fermée, sur un guéridon, était posée une assiette à peine entamée.

«Elle n'a pas mangé à table?» ai-je demandé. «*Malade?\**»

«*Non, pas malade\*.*»

La cuisinière a frappé à la porte de la chambre. «*Renée, madame Van Wijk est arrivée, la lectrice\*.*» Après avoir frappé trois fois sans obtenir de réponse, madame Kaniewska m'a mis le plateau à café dans les mains, a pris celui du repas et, sans un mot, a tourné les talons.

Où étaient-ils tous? À part le bruit des pas de la cuisinière, en bas dans le couloir en marbre, il régnait un silence total dans la maison. Au loin, une porte s'est ouverte et refermée. Personne en vue, personne pour me dire ce qu'il fallait faire. Au rez-de-chaussée étaient accrochés aux murs une dizaine de tableaux d'hommes et de femmes aux airs de régents, en habits noir terne avec des cols de dentelle et des plastrons empesés. Il y en avait aussi quelques-uns à l'étage. Une des femmes avait une légère moustache et un regard maussade. Est-ce pour cela qu'on l'avait bannie ici? Dans un livre pour enfants, j'aurais donné vie à ces portraits en prononçant une formule magique, mais là, ils s'obstinaient à regarder droit devant eux.

J'ai appuyé sur la poignée de la porte, mais elle a résisté. Cette porte fermée à clé confirmait le soupçon que j'avais eu lors de l'entretien d'embauche, mais que j'avais refoulé aussitôt. C'était la mère qui souhaitait que je vienne faire la lecture tous les jours, pas la fille.

Jusqu'à présent, je m'étais sentie partout la bienvenue. Souvent, certains clients ne parlaient à personne pendant des jours, j'étais leur repère dans la semaine. Pour la première fois, j'avais l'impression d'être une intruse. Hésitante, j'ai frappé à la porte. «C'est moi, Nettie. Je peux entrer? Ta mère m'a demandé de venir te faire la lecture.» Le silence persistait de l'autre côté. «Si tu n'as pas envie, tu peux me le dire, et je m'en irai.»

J'ai posé le plateau sur le guéridon, chipé une gaufrette et je m'apprêtais à repartir lorsque j'ai entendu la clé tourner dans la serrure. La porte s'est entrouverte mais tout juste de la largeur d'une main. Dans l'entrebâillement est apparu un petit visage pointu, des yeux ronds qui m'observaient avec méfiance.

«Qu'est-ce qu'il y a là-dedans?» a demandé Renée, désignant de la tête la sacoche de Bob.

«Des livres, pour toi, pour que tu puisses choisir.»

«Que des livres, rien d'autre?» a dit Renée en regardant la sacoche comme si elle travaillait à la douane.

«Un porte-monnaie, des lunettes, des clés, des pastilles à la menthe... pas d'armes, si c'est ce à quoi tu penses. D'ailleurs, madame Kaniewska m'a déjà fouillée.»

Cela ne l'a pas fait rire. «Vous n'êtes pas docteur?»

«Non, ma petite.»

«C'est vrai? Vous ne venez pas pour m'examiner ou pour une thérapie?»

Dans sa bouche on aurait dit le nom d'un oiseau exotique. Pourquoi n'avais-je pas le droit d'entrer? Était-elle difforme, bossue, avait-elle les pieds bots?

«Je viens seulement te faire la lecture. Du moins, si tu en as envie.»

Renée a ouvert la porte un peu plus grand.

«Vous êtes la dame qui lit les histoires?»

«On peut dire ça comme ça. La dame qui lit, et toi l'enfant qui écoute.»

Dans l'ouverture de la porte se tenait une fillette parfaitement normale, à tout point de vue. Tout au plus était-elle un peu pâle. Sur son pyjama, elle portait une sortie de bain vert marin. Quand je lui ai tendu la main pour me présenter, Renée l'a prise timidement, rabattant vite de son autre main la capuche sur sa tête. Elle a fait quelques pas en arrière et m'a laissée entrer dans une pièce qui tenait plus d'une suite que d'une chambre d'enfant. En plus d'un lit et d'un bureau, il y avait une table de salle à manger ronde, ancienne, entourée de trois chaises, un grand fauteuil et un téléviseur. Un mur était entièrement recouvert de livres et de DVD.

«Quelle chambre agréable et spacieuse! Et un balcon rien que pour toi. Tu en profites souvent?»

«Jamais.»

«Tu n'aimes pas te mettre au soleil les jambes nues?»

Horrifiée, la petite a secoué la tête tellement fort que sa capuche a glissé. Elle l'a vite remise en place.

«Après tout, des jambes bronzées... la belle affaire», ai-je dit.

Renée a haussé les sourcils, deux traits noir de jais qui contrastaient avec sa frange blonde. «La belle affaire», cette expression était sans doute démodée depuis longtemps.

«Dis-moi, qu'est-ce que tu as fait à l'école aujourd'hui?»

«Je ne suis pas allée à l'école.»

«Et pourquoi?»

Elle n'a pas répondu. Faisait-elle l'école buissonnière, passait-elle ses journées à traîner dans les rues? Plus des bribes de la conversation avec Diane, puis avec madame Kaniewska, me revenaient à l'esprit, plus je prenais conscience de la tension qui entourait la fillette.

«En te réveillant ce matin tu t'es dit: je ne m'habille pas aujourd'hui, je reste à la maison.»

Renée a acquiescé d'un signe de tête.

«Cela m'arrive, à moi aussi. Et même assez souvent, à vrai dire, depuis que je lis des histoires chez les gens le soir. J'appelle ça une journée pyjama.»

Elle m'a regardée d'un air surpris et s'est mise à compter sur les doigts de ses deux mains en marmonnant.

«Quarante jours, je crois», a dit Renée. «À peu près. Pour être plus précise, il faudrait que je regarde dans mon agenda, mais je l'ai jeté il y a une ou deux semaines.»

«Quarante jours? Jusqu'à ton anniversaire?»

«Ça me fait quarante journées pyjama.»

Interloquée, j'ai à nouveau parcouru la chambre du regard; elle me paraissait soudain beaucoup plus petite.

Si j'avais suivi ma première impulsion, j'aurais assailli de questions la petite recluse, mais c'était précisément ce contre quoi elle s'était armée. Parents, enseignants, médecins l'avaient probablement interrogée, plus d'une fois et de différentes manières. La diplomatie, la sévérité, la menace. Je ne savais pas quoi dire, ni quelle attitude adopter. Pourtant, je voulais rompre le silence, car plus j'attendais, plus ce serait difficile. D'un air interrogateur, j'ai désigné une chaise et sur un signe de tête de Renée, j'ai pris place à la table.

«Je te comprends... Je suis obligée de sortir tous les soirs pour aller travailler, sinon, moi aussi, je préfère rester chez moi. Je ne connais rien de plus agréable que de me réveiller en douceur, sans réveil, par moi-même.»

Dans le petit visage fermé, les yeux se sont illuminés un instant.

«Être réveillée... par le soleil ou par un bruit dehors. Décider de rester encore un peu au lit. Sur le dos ou sur le côté, les genoux repliés, observer à travers mes cils le mouvement du rideau dans le vent. Souvent, je me rendors encore un peu. Là où j'habite, à IJburg, la plupart du temps il y a du vent, et en me réveillant j'entends toujours l'eau clapoter.»

«Vous entendez quoi d'autre dans votre chambre?»

«Les mouettes, le moteur d'une péniche au loin. Parfois j'ai l'impression d'entendre un enfant crier oui, oui, oui, et finalement c'est encore une mouette.»

Renée s'est assise à la table en face de moi.

«Depuis fin août, ils ont recommencé à enfoncer des pilotis. J'essaie de me souvenir de quoi j'ai rêvé, si j'ai vraiment entendu ces bruits, et je reste un moment allongée à réfléchir. Je ne suis pas pressée, je n'ai aucune obligation. Pas de rendez-vous. Je peux rester au lit aussi longtemps que je le veux, avec ou sans livre, mais je peux aussi me lever. Se lever sans être obligé d'aller quelque part, c'est autre chose que de se lever pour se laver, s'habiller et prendre son petit-déjeuner en vitesse.»

«Prendre ses affaires de gym, son agenda, son sandwich», a annoncé Renée comme si elle suivait le rythme d'un métronome, «les partitions parce qu'après l'école il y a le cours de violon.»

«Se lever à son rythme. Si on sonne à la porte, je ne vais pas ouvrir. Parfois, je prends une douche...»

«Non, pas le matin. Moi, je me douche en fin d'après-midi, avant le dîner. Et encore - quand je me douche», a dit Renée.

«Oui, les enfants peuvent se le permettre. Le matin, vous sentez encore bon le sommeil, le pyjama chaud, les rêves, pas le renfermé. Comme si vous aviez passé toute la nuit à voler sur le dos d'une oie. Mais les grandes personnes doivent se laver à grande eau.»

«C'est logique», a dit Renée avec un grand sourire.

«Tout à fait; et quel est l'endroit où tu préfères t'asseoir?»

Elle m'a montré le grand fauteuil marron tout griffé sous la fenêtre. (...)

## OLIVIA

(...) Dans ce quartier il n'y avait ni café, ni pizzeria, seulement un restaurant chinois, et il était fermé le lundi soir. Pourquoi n'y avais-je pas pensé, avant de prendre le tram pour venir ici? J'étais partie de chez Renée vers huit heures et demie et je n'étais attendue chez Olivia qu'à dix heures. Il était tout juste neuf heures, mais les rues étaient déjà désertes. Peu de magasins, et aussi moins de lampadaires que dans le centre, l'endroit n'en paraissait que plus glacial. J'ai regardé la tour où Olivia habitait un trois pièces au cinquième étage. La fenêtre à l'angle était celle de sa chambre. Les rideaux étaient tirés, aucune lumière ne filtrait.

Neuf heures, Osdorp, début janvier. Quand j'étais dans le tram, il s'était mis à neiger. Je m'étais fait une joie de marcher sur des trottoirs blancs, d'être la première à laisser une trace. La neige rendait le monde plus beau, même un objet criard et anguleux sous une fine couche blanche devenait plus doux, invitait au toucher. Toute la rue se changeait en un lit fraîchement fait. Mais aussitôt j'avais vu que c'était de la neige fondue, de la neige inutile, indigne du mot neige. Pluie blanche aurait mieux convenu. Dans l'air, elle faisait encore bel effet, mais dès qu'un flocon touchait le sol, l'illusion fondait.

En regardant autour de moi, je me suis demandé si j'allais reprendre la ligne 1, mais en sens inverse, vers le *Meerwaard*. Près d'un théâtre, il y a toujours un café, je pourrais m'y abriter, y boire quelque chose de chaud. La main en visière, je regardais la voie d'en face, guettant l'arrivée du tramway. Mais il n'y avait rien en vue, pas de phares au loin sous le voile oblique de flocons blancs.

Que faire? Cela n'avait pas grand sens d'attendre à cet arrêt un tram qui mettrait au moins dix minutes avant d'arriver au théâtre. Descendre, traverser - les rues étaient larges, les distances si grandes - cela n'en valait pas la peine. Au lieu de lire tranquillement le journal, je serais continuellement en train de regarder ma montre. Il n'y avait pas d'autre solution, il fallait trancher: rester à attendre dans la rue ou me présenter en avance chez Olivia.

Je la voyais plus souvent que mes propres enfants. Pourquoi était-ce si difficile, pour une fois, d'arriver chez elle plus tôt que convenu?

N'importe quel client comprendrait que je n'aie pas envie de faire un petit tour par ce temps de chien, Olivia aussi, sûrement. Cela dit, avec chacun d'entre eux j'avais établi une certaine complicité, c'était là toute la différence. À part Renée, ils avaient tous des problèmes de sommeil et, l'un après l'autre, ils m'avaient expliqué un jour ce qui les empêchait de dormir. Avec chacun d'eux, il m'était arrivé d'évoquer des souvenirs heureux, car je crois qu'on dort mieux quand on prend cette habitude. Harry avait des souvenirs d'odeurs, l'encolure d'un cheval couvert de sueur après une longue promenade, un feu de bois dehors, des draps séchés au vent. Sonia pensait à des images et des sons de sa petite enfance. Avec le garçon d'à côté dans le chariot fabriqué par son père. Ou allant à l'école dans l'autre village, à une heure de marche, raclant avec un bâton les murets, les bidons de lait, les grilles, crr, crr... On ne se rendait même pas compte qu'on en avait pour une bonne heure à pied.

Plus les gens étaient âgés, plus leur tête était pleine d'autrefois. Ils préféraient parler de ces souvenirs-là plutôt que de leur fille qui habitait à l'autre bout du monde et qu'ils voyaient rarement, ou de leur querelle avec les voisins au sujet d'un monte-escalier. Et toujours venait le moment où l'enfant transparaissait dans le vieux visage. On voyait alors derrière les rides le gamin ou la gamine d'autrefois, et il n'était pas difficile de se les représenter sans lunettes, les cheveux blonds et non plus gris, le teint vif. Ce côté enfantin, je le voyais rarement chez Olivia. L'autre jour, elle avait encore cette amabilité guindée, une hôtesse de l'air en uniforme infroissable qui sourit parce qu'il convient de le faire.

De la neige fondue tombait sur mon visage, quelques flocons s'insinuaient entre mon cou et mon écharpe, glissaient sur mes épaules puis le long de mon dos. Frissonnant, j'ai remonté le col de mon manteau. Pourquoi fallait-il que je m'inflige tout cela au lieu de rentrer chez moi? Parce que j'avais rendez-vous avec un client, voilà pourquoi. Décommander sur un coup de tête ne serait pas professionnel. Envie ou pas, on comptait sur moi. J'ai appuyé sur le bouton de l'interphone et, en tapant des pieds pour me réchauffer, j'ai sonné une deuxième fois, plus longtemps. Peut-être qu'Olivia était sous la douche et ne m'entendait pas.

Quand j'en ai eu assez d'attendre, j'ai ouvert la lourde porte d'entrée avec une de ses clés. Le hall semblait nettement plus vaste maintenant qu'on avait enlevé le grand sapin de Noël

en plastique; sur le carrelage beige, il y avait des traces de boue. J'ai extirpé mon portable de mon sac et j'ai cherché le numéro d'Olivia dans la liste de mes contacts. Je suis tombée sur le répondeur et j'ai laissé un message: «Je me permets d'entrer. Si vous n'êtes pas là, j'attendrai dans la cuisine.»

«C'est moi, Nettie.»

Pas de réponse, pas de bruit d'eau qui coule. Il régnait le même silence que chez les voisins quand j'allais arroser leurs plantes en été. Dans le salon, les rideaux étaient tirés et toutes les lampes étaient éteintes, sauf une au-dessus du buffet. Sinon, il n'y avait de la lumière que dans l'entrée. Quand j'ai accroché mon manteau au portemanteau, je me suis aperçue que quelque chose avait changé dans la disposition des meubles. L'entrée semblait plus encombrée, à cause de cette chaise, oui, c'était ça. La chaise Thonet avec la poupée à tête de porcelaine était d'habitude dans un coin de la chambre d'Olivia. Et maintenant ici, tout d'un coup, près de la porte de la chambre, comme si elle avait été placée là provisoirement.

Ce n'est qu'à cet instant que j'ai vu la lettre. Cette enveloppe, aussi blanche que la robe de la poupée, je ne l'avais pas remarquée avant. Je me suis penchée, mon nom était écrit dessus, au crayon: Mme N. van Wijk. «Elle aurait pu m'appeler», ai-je marmonné en prenant mes lunettes de lecture au fin fond de mon sac, «je serais déjà rentrée chez moi». Tandis que je nettoyais les verres de mes lunettes et que je pestais, furieuse de ce périple inutile à travers la neige, j'ai senti l'inquiétude me gagner. Mon regard revenait sans cesse vers la porte fermée de la chambre. Un faible rai de lumière passait en dessous.

Un matin, il y avait près d'un demi-siècle. J'avais environ huit ans. C'était mon tour de préparer le thé et de mettre la table du petit-déjeuner pour toute la famille. Depuis la cuisine, je voyais la chambre de ma sœur, au rez-de-chaussée dans la nouvelle extension de la maison. On y sentait encore le plâtre et la peinture. Les rideaux de la chambre de Maaïke étaient ouverts, je le voyais bien depuis la cuisine. Maaïke fermait toujours ses rideaux, même dans la journée quand elle se changeait, parce que tout le monde pouvait la voir de la rue. J'avais tout de suite pensé qu'elle s'était levée tôt pour préparer une interrogation. Cela lui arrivait quand elle rentrait tard le soir. La veille, elle était encore sortie, un garçon l'avait emmenée sur sa mobylette à la fête foraine. Oui, c'est pour cela qu'elle s'était levée si tôt, pour faire les devoirs qui auraient déjà dû être terminés le jour précédent.

Je remplissais la bouilloire, disposais les tasses sur le plateau, mettais le couvert, rectifiais la position des couteaux et pendant tout ce temps je savais, mais je préférais ne pas savoir. Ne pas ouvrir la porte de la chambre, ne pas voir que Maaïke n'était pas là, que son lit n'était pas défait. Ne pas devoir courir à l'étage pour prévenir mes parents: Maaïke n'est pas dans son lit.

J'ai ouvert la lettre, les mains moites et la bouche sèche. C'était le souvenir de la panique, ce jour-là, de l'angoisse sur le visage de mes parents. N'aie pas peur, tu n'as plus huit ans, tu es une adulte, mère de quatre enfants qui t'ont tous au moins une fois fait une peur bleue parce qu'ils n'étaient pas rentrés de la nuit ou qu'ils étaient restés plusieurs jours injoignables.

Extraits des chapitres 4 et 8 de *De vrouw met de sleutel* (La Femme à la clé), Contact, Amsterdam, 2011.

La traduction française paraîtra en 2013 aux éditions Héloïse d'Ormesson de Paris.

---

**Note :** Tous les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.